

Chapitre 1

Le littoral atlantique est bourré de morts. Quand mon travail me conduit dans cette partie des États-Unis, pendant toute la durée de mon séjour, j'ai la sensation d'avoir dans le cerveau une nuée d'oiseaux qui battent des ailes sans jamais s'arrêter. Cela devient vite fatigant.

Mais, j'avais des contrats dans l'Est, je traversais donc la Caroline du Sud en voiture, mon plus ou moins frère Tolliver dans le siège passager. Il s'était assoupi, aussi je l'observai à la dérobée en souriant parce qu'il ne pouvait pas me voir. Tolliver a les cheveux aussi noirs que les miens et, si nous ne passions pas une bonne partie de notre temps dehors, nous serions aussi pâles l'un que l'autre ; nous sommes tous deux plutôt minces. Hormis ces détails, nous sommes très différents. Le père de Tolliver n'a pas voulu l'emmener chez le dermatologue dans son adolescence. Du coup, ses joues sont grêlées par l'acné. Ses yeux sont plus foncés que les miens et il a les pommettes saillantes.

Le mariage de ma mère avec son père est l'exemple typique de deux yuppies qui se rejoignent dans la spirale infernale de la déchéance. Aujourd'hui, ma mère est décédée. Quant au père de Tolliver, il est quelque part, mais Dieu seul sait où. Il est sorti de prison il y

a un an. Le mien purge encore une peine pour fraude fiscale et autres délits de col blanc. Nous ne parlons jamais d'eux.

La Caroline du Sud est un État magnifique au printemps et au début de l'été. Malheureusement, nous étions à la fin d'un mois de janvier particulièrement désagréable. Le sol était froid, gris et couvert de boue après la fonte des dernières neiges et de nouvelles averses étaient prévues dans les jours à venir. Je conduisais très prudemment car la circulation était dense et la visibilité moyenne. Nous arrivions de Charleston où le temps était tiède et ensoleillé. Un couple, ayant décidé que leur maison était inhabitable à cause de la présence de fantômes, m'avait appelée à l'aide afin que je décèle d'éventuels cadavres sous les parquets.

La réponse était claire : non. En revanche, il y en avait dans le fond du jardin. Trois en tout, uniquement des bébés. J'ignorais ce que cela signifiait. Ils étaient morts si vite après leur naissance que j'avais été incapable de déterminer la cause de leur décès qui en général m'apparaît pourtant sans difficulté. Cependant, les propriétaires de Charleston étaient enchantés du résultat, d'autant qu'un archéologue était venu récupérer les maigres restes des corps minuscules. Le sujet animerait leurs conversations mondaines pendant la décennie à venir. Ils m'avaient remis mon chèque sans l'ombre d'une hésitation.

Ce n'est pas toujours le cas.

— Où veux-tu t'arrêter pour manger ? me demanda Tolliver.

Je lui jetai un coup d'œil. Il n'était pas complètement réveillé. Il me tapota l'épaule.

— Tu es fatiguée ?

— Ça va. Nous sommes à une petite cinquantaine de kilomètres de Spartanburg. Trop loin pour toi ?

— Parfait. *Cracker Barrel* ?

— Tu as envie de légumes.

— Oui. Tu sais ce qui me plairait par-dessus tout, si nous achetons enfin cette maison dont nous parlons sans cesse ? Faire la cuisine.

— Je reconnais qu'on ne se débrouille pas trop mal quand on est chez nous.

Nous avons acheté plusieurs livres de recettes dans des librairies d'occasion. Nous choisissons les plus simples.

Nous envisagions sérieusement de nous débarrasser de notre appartement à St. Louis. Nous sommes si souvent sur la route que la dépense nous semble de plus en plus superflue. Mais nous avons besoin d'une adresse fixe, d'un endroit où recevoir notre courrier et d'où téléphoner à nos proches quand nous ne parcourons pas le pays. Nous mettons de l'argent de côté pour acquérir un pavillon, sans doute du côté de Dallas afin de nous rapprocher de notre tante et de son mari. Ils ont la garde de nos deux petites demi-sœurs.

Nous aperçûmes enfin l'enseigne du restaurant que nous cherchions et je quittai l'autoroute. Il était environ quatorze heures mais le parking était plein. Je me retins de grimacer. Tolliver adore la chaîne *Cracker Barrel*. Ça ne le gêne pas de devoir traverser la boutique de souvenirs pour accéder à la salle. Une fois garés (à plusieurs centaines de mètres), nous bravâmes la gadoue jusqu'à la véranda traditionnellement meublée de rocking-chairs.

Les toilettes étaient propres, la salle bien chauffée. On nous attribua une table presque immédiatement et une très jeune femme aux cheveux longs et raides comme la queue d'un cheval nous annonça qu'elle était enchantée de nous servir. Ou plutôt, de servir Tolliver. Serveuses, barmaids, femmes de chambre,

elles tombent toutes sous le charme de Tolliver. Nous commandâmes et alors que je tentais de me détendre, Tolliver pensait déjà à notre mission suivante.

— Une invitation des forces de l'ordre, me prévint-il.

Sous-entendu : moins de fric mais plus de publicité. La recommandation d'un professionnel est toujours un plus. Environ la moitié de nos affaires nous sont refilées par des détectives privés, shérifs et autres membres des autorités. Ils ne croient pas forcément en mes pouvoirs mais ils entendent parler de moi par le bouche-à-oreille et, sous la pression, sollicitent mes services. Peut-être pour se débarrasser d'un personnage influent de la commune. Peut-être parce qu'ils n'ont pas d'autre solution, ou encore parce qu'ils ont épuisé toutes les pistes dans leur quête d'une personne disparue.

— Que veulent-ils que je fasse ? Cimetière ou recherche ?

— Recherche.

À moi de trouver le corps, donc. Depuis que la foudre m'a frappée à travers la fenêtre de notre taudis de Texarkana quand j'avais quinze ans, j'ai un don pour localiser les cadavres. Si le corps est dans une tombe, les gens qui m'embauchent veulent connaître la cause du décès. Si le corps gît dans un lieu inconnu, je peux le traquer dans un périmètre limité. Par chance, plus la dépouille est ancienne, moins le bourdonnement qu'il émet est intense, sans quoi je serais totalement cinglée, depuis le temps. Pensez-y. Cadavres d'hommes des cavernes, d'Indiens, de colons, de défunts plus récents – ça fait beaucoup de morts. Or tous me font savoir où leurs restes terrestres sont ensevelis.

Je me suis demandé si cela vaudrait le coup d'envoyer ma petite brochure aux archéologues et comment Tolliver s'y prendrait pour collecter les infor-

mations indispensables à un tel mailing. Tolliver est nettement plus habile que moi avec notre ordinateur portable. Pour une raison simple : ça l'intéresse.

N'allez pas croire qu'il est à ma botte.

Il est le premier à qui j'ai confié mon secret après m'être remise des effets physiques produits par le coup de foudre. Il ne m'a pas crue au début mais il a eu la gentillesse de tester mes pouvoirs. Depuis que nous en avons cerné les possibilités, il croit en moi avec ferveur. À la fin de mes études au lycée, nous avons tout planifié. Nous avons commencé par voyager uniquement les week-ends. Tolliver devait cumuler cette activité avec un emploi salarié et j'en profitais pour gagner un peu d'argent de poche dans la restauration rapide. Au bout de deux ans, il a pu se consacrer entièrement à notre projet. Depuis, nous enchaînons les missions.

Chez *Cracker Barrel*, il y a toujours un jeu de solitaire sur la table. Tolliver était en train d'y jouer, l'air sérieux et calme. Il ne semblait pas souffrir – il ne semble jamais souffrir. Je sais qu'il passe un moment difficile depuis qu'il a découvert que sa dernière conquête avait une idée derrière la tête ; on a beau apprécier modérément une personne, voire ne pas la trouver attirante, c'est un coup dur. Tolliver parle rarement de Memphis mais cet épisode nous a marqués tous les deux. Perdue dans mes pensées, je regardai ses longs doigts se déplacer sur le plateau. Les choses n'étaient pas faciles entre nous ces temps-ci. Et c'était entièrement de ma faute.

La serveuse vint nous proposer de renouveler nos boissons en adressant un sourire plus éclatant à Tolliver qu'à moi.

— Où allez-vous ?

— Dans la région d'Asheville, répondit Tolliver.

— Superbe ! approuva-t-elle.

Il eut un sourire absent et se concentra de nouveau sur son jeu. Elle haussa les épaules et s'éclipça.

— Tu me transperces du regard, marmonna-t-il sans lever les yeux.

— Tu es dans ma ligne de mire, ripostai-je en m'accoudant.

Où diable étaient nos plats ? Je tripotai le rond de ma serviette en papier.

— Ta jambe te fait mal ?

Depuis l'accident, j'ai des douleurs ici et là, notamment à la jambe droite.

— Un peu.

— Tu veux que je te la masse, ce soir ?

— Non !

Cette fois, il se redressa.

Bien sûr que je le souhaitais. Seulement, j'avais peur de commettre un faux pas – un faux pas pour nous.

— Je pense que je me contenterai d'une bouillotte, murmurai-je.

Je m'excusai et me réfugiai dans les toilettes où se bousculaient une mère et ses trois filles – à moins que ce ne soit sa fille et deux copines. Elles étaient très jeunes et très bruyantes. Dès que je le pus, je m'enfermai dans une cabine. Je restai là un moment, la tête contre le mur. La honte et la terreur – à parts égales – m'étouffaient et l'espace d'une seconde, j'eus du mal à respirer. Puis j'exhalai profondément.

— Maman ! Je crois que la dame pleure !

— Chut ! Laissons-la tranquille.

Enfin, ce fut le silence.

J'avais envie d'aller aux toilettes, ma jambe me faisait souffrir. Je baissai mon jean et frottai ma cuisse décorée d'une sorte de toile d'araignée rouge. J'avais le côté droit face à la fenêtre quand j'ai été foudroyée.

Lorsque je rejoignis Tolliver, on nous avait servi notre repas. Je mangeai sans un mot. De retour à la voiture, Tolliver prit place derrière le volant. C'était à son tour de conduire. Je lui suggérai de mettre un livre enregistré. Je venais d'en acheter trois d'occasion. Des œuvres complètes, évidemment. Je sélectionnai un roman de Dana Stabenow, me calai dans mon siège et me repliai sur moi-même.

Tolliver avait réservé une chambre dans un motel de Doraville. À la réception, je compris qu'il s'attendait, vu mon attitude, à ce que j'en réclame une pour moi.

Nous partageons souvent la même. Au début, c'était par souci d'économie. À présent, soit nous avons envie d'un peu d'intimité, soit nous nous en fichons. Ça n'a jamais posé de problème. Je n'avais aucune envie que cela en devienne un, décidai-je tout à coup. Combien de temps tiendrions-nous avant que Tolliver n'explode en exigeant une explication que je ne pouvais pas lui fournir ? Tant pis pour moi, je n'aurais qu'à endurer un silence inconfortable. Je commençais à m'y habituer.

Nous empoignâmes nos bagages. Je prends toujours le lit le plus proche de la salle de bains, Tolliver, celui côté fenêtre. Le décor était une variante de ceux que nous découvrons jour après jour : dessus-de-lit en polyester, chaises et bureaux de pacotille, télévision, salle de bains beige. Tolliver décrocha son portable tandis que je m'allongeais et branchais le poste de télévision sur CNN. La conversation téléphonique fut brève.

— Elle veut que nous passions à huit heures demain matin, annonça-t-il en sortant un crayon de son sac et en ouvrant le journal du matin à la page des mots croisés.

Tôt ou tard, il finira par craquer et se mettra au sudoku mais pour l'heure, il est fidèle à ses mots croisés.

— Dans ce cas, je devrais faire mon footing maintenant.

Je remarquai qu'il s'était figé, la main au-dessus de sa grille. Nous courons souvent ensemble bien qu'en général Tolliver m'abandonne en fin de parcours pour se donner à fond.

— Il fera trop froid demain matin.

— Ça ne t'ennuie pas d'y aller toute seule ?

— Non, non.

Je lui tournai le dos pour enfiler ma tenue mais ça, c'était normal. Sans être des maniaques de la pudeur, nous maintenons nos distances en ce domaine. Après tout, nous sommes frère et sœur.

Pas du tout, protesta mon second moi-même. *Vous n'êtes pas liés par le sang.*

Je fourrai la clé dans ma poche et sortis dans l'air glacial dissiper mon humeur chagrine.